

FLORIAN DAMPES

BAISER
D'AUTOMNE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-166-2

Dépôt légal : avril 2024



L'Automne, quand il se profile, il opère doucement, son apparition est lente, délicate, parsemée de petites touches reconnaissables. Le monde qui nous entoure se voit parer de nouvelles couleurs. Ce sont les arbres qui sont les premiers à entamer le ballet de toutes ces modifications, durant leur transformation, ils se voient ôter le vert de leur feuillage, de l'été venant de s'écouler, afin de

laisser place à une robe à volants aux teintes jaunes maronnées. Le vent, se faufilant entre les coutures de ce remarquable accoutrement, de ce fait, les partis les plus sensibles s'envolant, ce dernier, les laissant se déposer sur le sol. Souffle après souffle, ce lissier¹ tisse sur le sol bitumé, les sentiers de forêts, le tapis d'automne. Le ciel quitte son bleu pour un manteau de laine grise, à peine assez dense, pour permettre à quelques rayons de lumières de le traverser. Ces caresses du soleil effleurent la nature, les bâtiments, les visages. Nous avons tous une image d'automne qui nous revient à la lecture de ces mots. En ville, sur nos avenues, dans nos rues. En forêt, en montagne, là où la nature est libre de faire son œuvre sans être balayée de la main de l'humanité. Pour certains, l'automne est signe de tristesse, par les couleurs qui se ternissent, le temps frais qui s'immisce, l'approche inéluctable de l'hiver et avec lui de la fin de l'année. Pour d'autres, en ces mêmes raisons, ils voient en l'automne une ivresse d'espoir. L'ancien se laisse disparaître dans l'oubli, pendant une dernière danse colorée, pour plus tard laisser le neuf prendre sa place.

Les relations sont semblables aux saisons, elles sont changeantes, surprenantes, sans être surprises. Il y a un commencement, une suite, des rebondissements. Elles débutent par un printemps, les yeux bourgeonnent, les sens s'éveillent, les couleurs se font plus présentes, le froid laisse peu à peu sa place à la douceur. Il est le moment privilégié d'une relation, il est la base et le fondement de l'histoire qui se profile. Très vite, tout s'emballa, voilà l'été. Les sentiments sont colorés, les pensées

1 Artisan réalisant des tapis et tapisseries

se bousculent, le cœur prend le dessus sur l'esprit. L'histoire semble installée, pleine de fougue et d'envie. Seulement, après quelque temps de bonheur, l'Automne est là, les couleurs se font plus discrètes, les sentiments plus fragiles, la tête reprend le dessus, c'est ici qu'apparaissent les premiers grands coups de vent, les premières tempêtes. C'est à cette saison, que se révèlent les personnes faites pour rester ensemble et celles qui ne tiendront pas l'hiver.

Donc, quand arrive l'Hiver, seul ceux qui s'aiment vraiment parviennent à retrouver le printemps, les autres, reprendront ce magnifique schéma jusqu'à trouver la personne idéale.

Le cycle des saisons peut durer quelques semaines, quelques mois voire plusieurs années, la certitude est que chaque histoire d'amour connaîtra toutes les saisons. Chaque histoire est différente, certaines personnes tombent sur leur âme sœur du premier coup. D'autres le cherchent longtemps.

Mais quoi qu'il en soit, qu'elle dure plusieurs années, ou juste quelques heures, chaque histoire nous apporte des connaissances sur nos attentes, nos défauts, sur nous-même ainsi que sur les autres.

Les véritables relations, résident, dans leur capacité à s'adapter aux changements, à prendre en compte les défauts de l'autre et en faire une raison supplémentaire de rester avec cette personne. Elles ne fuient pas avec le temps, elles apportent un regard différent.

Baiser d'automne

L'esquisse : Lui

Par une belle journée d'avril, comme à mon habitude, je m'installe dans mon café préféré. Assis, sur un grand tabouret de bois, mon manteau marron coule le long des pieds de mon assise, il recouvre mon pull à col roulé vert, ainsi que mon pantalon noir, pantalon qui se dépose sur une paire de baskets blanches. L'esprit bien rempli, comme à mon habitude, je suis sorti de mes pensées par le serveur qui m'interpelle amicalement :

— Salutation le rêveur ! me lance-t-il, plein d'entrain.

— Oh ! Salut ED (Edouard), comment tu vas ?

— Bien, la routine à vrai dire. On se regarde un film à l'appartement ce soir ? demande-t-il.

— Bonne idée ! Mais d'abord, fais-moi ton délicieux café.

— Et un café ! s'exclame-t-il.

Il est neuf heures dix-sept, je passe la main dans mes cheveux bruns bouclés, alors que mon crayon embrasse la feuille de mon carnet à croquis. Mes yeux émeraude admirent la rue mouvementée, depuis la fenêtre face à moi. La perspective est parfaite. De la place à laquelle je suis, je vois absolument tout ce qu'il y a de beau en cet endroit. Je regarde attentivement chaque détail, les immeubles construits de leurs millions de briques tracent les lignes verticales de mon esquisse. Il y a les arbres, couronnés de leur touffe verte, tenue dignement par un tronc, dont l'écorce manque par endroit. La route goudronnée et ses trottoirs fuient sur l'horizon. Le temps de gratter ma jeune barbe naissante, Edouard revient :

— Et voilà le café de l'artiste ! dit-il, en déposant le café sur le comptoir. Tu sais, tu as un vrai talent en dessin, pourquoi tu continues de travailler dans ce magasin de fringues ? me demande-t-il.

— Merci ED, mais tu sais, le dessin ne me fera pas vivre et il faut bien que je paie la moitié du loyer, dis-je en souriant.

Il me sourit, acquiesce d'un geste de la tête, puis se retourne, avance dans la direction opposée afin de s'occuper des autres

clients du café. Tandis que, les traits de crayon commencent à former l'ébauche d'un dessin, je songe. Je regarde les passants et les véhicules, je me demande pourquoi les gens sont si pressés. Ils courent, marchent d'un pas décidé, sautent dans le premier taxi qu'ils croisent. Ils ne profitent pas vraiment du temps qui leur est accordé au milieu de tant de beauté. Soumis aux obligations d'une vie, le principal but de l'existence se voit laissé de côté. Le temps d'avoir cette pensée, l'heure est venue pour moi de rejoindre la marche. Une fois mon crayon rangé dans mon carnet, le carnet remis dans mon sac, je souris à mon meilleur ami Edouard, lui souhaitant une bonne journée. Il me lance un grand signe de sa main. Je pars. À la sortie du café, je prends une respiration profonde et direction la station de métro la plus proche. Je descends dans les sous-sols de la ville, me voici au milieu de la population active. L'agacement, l'énervement, le stress envahissent la rame. Je fuis la morosité ambiante, de la musique dans les oreilles, le regard fuyant, en évasion de la réalité. Peu de parole, autant de sourire. Les foules entrent, sortent ou stagnent, un brassage de masse à chaque station. L'ouverture des portes libère ceux qui arrivent à destination, la fermeture emprisonne ceux qui partent vers d'autres horizons. Pour moi, après quelques minutes dans les tunnels, il est temps de me lever, ressortir du sous-sol et côtoyer la douce chaleur des rayons lumineux du soleil.

Dix minutes de marche me séparent désormais du second lieu au sein duquel je passe le plus de temps, le premier est, évidemment, l'appartement que nous partageons avec ED. Quand j'arrive devant l'entrée, je passe la porte et une légère sonnerie retentit. Je pénètre les lieux, salue mes camarades d'un geste timide de la tête tout en resserrant mes lèvres. Je me dirige vers les quartiers réservés à l'équipage. Dans les vestiaires, j'accroche mon badge annoté « conseiller souriant » et me voilà prêt à débiter. Mon emploi est simple, il consiste à plier et ranger les vêtements, mais aussi, venir en aide aux âmes perdues dans l'océan de textile, tout ça avec le sourire. C'est simple comme bonjour. Les journées sont rythmées par les flots de clients, ils sont tous différents, les sourires, les voix, les attitudes. Tant de choses qui différencient les personnalités. Alors je tâche de rester calme et agréable en toute circonstance, même si parfois c'est compliqué.

Quand les journées se suivent et se ressemblent, qu'elles sont longues et harassantes, j'espère, à juste titre, un événement. Souvent digne d'un grand film ou d'un beau roman. C'est le cas à ce moment précis, j'imagine la scène bien clairement : une personne absolument inconnue arrive, son arrivée actionne la cloche de la porte d'entrée, se tenant à mes côtés, je lancerai un « bonjour » d'une voix douce à travers laquelle le sourire se ferait ressentir. Je me relève, alors je découvre un visage doux, souriant, des yeux pétillants. L'inconnue, face à moi, poursuit en me demandant un conseil, qui nous conduit inévitablement à avoir une discussion passionnante sur son style, ce qu'elle aime ou n'aime pas, quelques blagues bien placées. Et si c'est exactement comme dans un film romantique, avant de quitter la boutique, elle m'inscrit son numéro sur un petit morceau de papier qu'elle glisse dans ma poche en me disant de l'appeler. Par la suite, on se reverrait et l'on finirait par tomber fou amoureux l'un de l'autre.

Perdu dans mon scénario, je suis stoppé net par une légère bousculade, je remonte à la surface, me redresse, prêt à m'excuser d'avoir pris trop de place... C'est à cet instant que tous mes sens se sont mis à virevolter, mon corps et mon esprit sont entrés en contradiction. Aucun mot ne parvient à faire jouer mes cordes vocales, aucun son, aucune tentative ne produit, ne serait-ce qu'un bruit. Je suis bouche bée, debout, les yeux dans les yeux, face à face avec un ange. L'inconnue ne parle pas, elle reste muette et affiche un charmant sourire accompagné de fossettes creusées au surplomb de ses commissures. Elles-mêmes surmontées de deux bijoux d'un marron scintillant.

Perturbé, la seule pensée présente et rationnelle dans ma tête me permet de me dire que ce visage est une œuvre d'art, à sa vue, je me sens soudainement apaisé par son sourire, charmé par ses yeux. Pris par un élan de lucidité, un « bonjour » balbutié est lancé. L'inconnue laisse apparaître un sourire plus prononcé, répond un « bonjour » calme, puis reprend sa route. Le temps d'opérer un demi-tour sur moi-même, mes baskets glissant ainsi sur le sol lustré, je remarque alors que son parfum m'enivre encore, mais elle a complètement disparu. Je balaye le magasin du regard, désorienté, mes yeux semblent avoir été trompés. Combien de secondes ou de minutes se sont écoulées durant

ce moment ? Je n'en sais rien, à vrai dire, le sablier s'est écoulé si vite. Le moment me paraît pourtant avoir duré toute une vie.

Émerveillé par l'instant que je viens de vivre, je reprends mon travail. t-shirt après t-shirt, j'attrape, je plie, je range. Une collègue s'approche :

— Tout va bien ? demande-t-elle, en posant sa main sur mon épaule.

— Oui évidemment Sarah, evryting isse good.

— Toujours aussi doué en anglais à ce que je vois, rétorque-t-elle en rigolant.

Je ris de bon cœur, dans le fond je sais bien que l'anglais et moi, sommes fâchés depuis un long moment. À l'école, je n'étais pas le plus doué, ce n'est pas faute d'avoir essayé. Mais les langues, ça se pratique et je ne suis pas à l'aise quand je dois m'exprimer devant plusieurs personnes, avec tout leur regard braqué sur moi. J'en fais encore des cauchemars aujourd'hui. C'est donc tout naturellement qu'au lycée, j'ai très vite été noyé. En plus de l'anglais, j'ai fait le choix de faire de l'allemand, le cocktail parfait pour décider d'abandonner les efforts consacrés à l'apprentissage des langues. Résultat aujourd'hui, je ne parle ni anglais, ni allemand, un vrai champion. Cependant, ces cours m'ont au moins permis d'exercer mon coup de crayon, tout n'est donc pas perdu. J'ai passé des cours complets à dessiner pendant trois ans, tout ce qui me passait sous le nez, devenait un sujet à mes yeux.

La nostalgie passée, sonnent les coups de dix-huit heures trente, l'heure pour moi, de retrouver le confort de mon appartement, je décroche mon badge, le range dans ma poche, récupère mon sac dans les vestiaires et enfle mon manteau. Je finis par souhaiter une bonne soirée à mes collègues, d'un geste amical de la main néanmoins assez discret et timide. Je passe la porte, la petite cloche retentit et signe ainsi officiellement la fin de ma journée, riche en émotion et assez perturbante. Mes pas lourds sur le sol, je marche et rejoins ainsi la station de métro, musique dans les oreilles.